

DE LA SOUVERAINETÉ SCIENTIFIQUE DE L'AFRIQUE DANS L'ŒUVRE DE JOSEPH KI-ZERBO

SCIENTIFIC SOVEREIGNTY OF AFRICA IN THE WORK OF JOSEPH KI- ZERBO

Issaka YAMEOGO

Université Norbert ZONGO (Koudougou), Burkina Faso

issaka.yameogo@yahoo.fr

Résumé : Joseph Ki-Zerbo a été de tous les combats pour l'identité et le développement de l'Afrique. Conscient que le développement dans la dépendance n'est qu'un développement de la dépendance (Ki-Zerbo, p. 155), il s'engage par la recherche scientifique et l'action militante dans la lutte pour l'indépendance politique, économique et culturelle de l'Afrique noire (Florian P., 2007) et pour une école, une université et une recherche scientifique africaines intégrées et autodéterminées (Ki-Zerbo, 2010). Son combat (à succès ?) pour la réécriture de l'histoire de l'Afrique par les Africains, tout en montrant la nécessité du savoir désaliéner pour l'émancipation africaine, peut servir de modèle pour la décolonisation des autres sciences. L'œuvre de Joseph Ki-Zerbo décline les voies maîtresses susceptibles de mener l'Afrique à une souveraineté scientifique sans laquelle le développement endogène ne peut s'amorcer.

Mots clés : Afrique, développement endogène, indépendance scientifique, paradigmes dominants, paradigmes moteurs.

Abstract : Joseph Ki-Zerbo was of all the engagements for the identity and the development of Africa. Conscious that the development in the dependence is only one development of the dependence (Ki-Zerbo, p. 155), it engages by scientific research and the militant action in the fight for political, economic and cultural independence of the Black Africa (Florian P., 2007) and for a school, a African university and a scientific research integrated and autodéterminées (Ki-Zerbo, 2010). Its combat (with success?) for the rewriting of the history of Africa by the Africans, while showing the need for the knowledge désaliéné for the African emancipation, can be used as model for the decolonization of other sciences. The work of Joseph Ki-Zerbo declines the main ways likely to lead Africa to a scientific sovereignty without which develop endogenous cannot start.¶

Key words: ¶Africa, endogenous development, scientific independence, dominant paradigms, driving paradigms.¶

Introduction

Subissant l'histoire et ses pires épreuves depuis la traite des Noirs, l'Afrique doit œuvrer à être le centre d'elle-même. « Quand tu as fait un saut dans le feu, il te reste un autre saut à faire » (Ki-Zerbo, 2007, p. 24)¹. Par cette métaphore, Ki-Zerbo montre que les péripéties de l'histoire ont plongé l'Afrique dans une souffrance

¹ Ki-Zerbo reprend à son compte un proverbe africain.

généralisée comparable à l'ardeur d'un feu : misère morale, culturelle, identitaire, spirituelle, intellectuelle, scientifique, économique, politique, etc. Dès lors, sortir urgemment de cette misère multiforme comme on saute pour s'affranchir d'un feu s'impose à elle. Cette lecture, loin d'être exagérée, est conforme à la présentation des sociétés africaines en crise généralisée faite par Ki-Zerbo lui-même (1990, p. 27-43). Acteur majeur de la lutte pour le développement² et l'identité de l'Afrique noire, Joseph Ki-Zerbo explique, sous l'éclairage de l'histoire, que de la traite négrière à la mondialisation, l'Afrique noire n'a été qu'un « ustensile » au service de l'impérialisme occidental (Ki-Zerbo, 2013). Dès lors, pour la restauration de sa dignité, il lui reste impérativement un saut à faire, celui de l'indépendance réelle pour le développement endogène. Dans son entendement, le défi majeur à relever est celui de la souveraineté scientifique par le biais d'une école et d'une université intégrées et autodéterminées (Ki-Zerbo, 2010, p. 118-121)³. Comment explique-t-il la domination scientifique de l'Afrique ? Quelle alternative propose-t-il pour une souveraineté de l'Afrique au plan scientifique ?

La méthodologie adoptée est celle philosophique. À partir de l'œuvre et l'engagement militant de Joseph Ki-Zerbo, nous tâcherons de répondre aux questions en nous focalisant sur les dimensions qui incombent plus aux intellectuels: la dénonciation des « paradigmes dominants » dans la recherche scientifique africaine et la nécessité de faire une « véritable révolution copernicienne » au plan sémantique pour récupérer, par l'élaboration de « paradigmes moteurs », « la coulée historique de ce continent dans des moules nouveaux » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 39). Mais au préalable, une découverte de l'identité scientifique et militante de l'auteur s'avère nécessaire.

1. Présentation de Joseph Ki-Zerbo

Africain du Burkina Faso (ancienne Haute Volta), Joseph Ki-Zerbo⁴ est une personnalité complexe à caractériser⁵. Nous nous proposons de le présenter en ciblant ce qu'il a le mieux incarné : l'historien, l'intellectuel, l'homme d'action.

Joseph Ki-Zerbo est d'abord un historien de renom. Après son baccalauréat en 1949 à Bamako (Mali), il entame à Paris des études d'histoire, convaincu que la connaissance du passé est une arme décisive pour l'éveil des consciences, gage de liberté (Ki-Zerbo, 2003, p. 11). Étudiant ainsi l'histoire par passion, il s'illustre tout

² Sur plus d'une dizaine de livres, il n'y a pas un seul qui n'aborde pas la problématique du développement de l'Afrique.

³ « La société globale coloniale s'est retirée en laissant derrière elle son école comme une bombe à retardement qui n'a pas été désamorcée et adaptée en fusée porteuse d'une société nouvelle » (Ki-Zerbo, 1990, p. 50). D'où la nécessité de passer d'une école et d'une université en Afrique à une école et une université africaines.

⁴ Il est né en 1922 et est décédé en 2006.

⁵ À notre connaissance, à l'exception de l'étude de Florian Pajot (2007), il n'existe pas encore une biographie scientifique du personnage. Selon justement Florian Pajot, la personnalité de Ki-Zerbo révèle « une alchimie complexe, parfois ambiguë entre l'historien, l'homme du culturel, l'intellectuel désireux de progrès et d'insertion dans le monde « mondialisé » et l'homme séduit dès ses jeunes années par l'activité politique » (2007, p. 19).

logiquement comme le premier Africain agrégé d'histoire des facultés françaises en 1956. Ce titre académique a largement fructifié, puisqu'il a activement participé au débat sur l'historiographie africaine avec des propositions méthodologiques et épistémologiques en vue d'une plus grande objectivité dans la recherche en science historique en général et en histoire africaine en particulier. Il dénonce le concept de préhistoire et l'arrimage de l'histoire de l'humanité à celle de l'invention de l'écriture⁶ (Ki-Zerbo, 1980, Vol. I, p. 25). Cela le conduit à nuancer la surestimation des sources écrites et à prôner la valorisation des sources archéologiques et de la tradition orale dans la recherche académique en histoire.

Sa contribution personnelle à l'écriture de l'histoire africaine a été décisive. Des huit (8) volumes de l'*Histoire générale de l'Afrique* sous l'égide de l'Organisation des nations unies pour la science et la culture (Unesco), il a, en plus de la direction du volume I, contribué avec neuf (9) articles⁷ dont six (6) pour le volume I⁸, un (1) pour le volume V⁹, un (1) pour le volume VI¹⁰, un (1) pour le volume VIII¹¹. À cela, il faut ajouter ses livres qui sont des références dans l'étude de l'histoire africaine : *Le monde africain noir : histoire et civilisation* (1972), *Histoire de l'Afrique noire : d'hier à demain* (1978), *Histoire critique de l'Afrique* (2008)¹². À ces livres dont les titres se rapportent explicitement à la science historique, il faut préciser que l'histoire, discipline menant à tout de par sa transversalité, constitue même le référentiel, le paradigme de base de toute la pensée et l'action militante de Ki-Zerbo. Ainsi, il n'y a pas un seul de ses écrits et conférences qui ne traite d'histoire ou ne s'en réfère. En somme, Ki-Zerbo a été un éminent historien. Cependant, sa personnalité scientifique est irréductible à celle de spécialiste de la science historique. Il convient de le présenter comme un intellectuel.

De l'avis de Ki-Zerbo lui-même, l'intellectuel n'est pas à confondre au simple diplômé. C'est dans une réflexion sous le titre « Intellectuels africains, nationalisme et panafricanisme : un témoignage » (2007), qu'il explicite sa vision de l'intellectuel. En plus de la détention du grand savoir attesté ou non par un parchemin, l'intellectuel doit essentiellement se caractériser par son engagement avec et pour son peuple pour la liberté et le progrès. Détenir de gros diplômes et se mettre à l'écart de la cité, du

⁶ « On aurait tort cependant d'établir *a priori* une hiérarchie péremptoire et définitive entre ces différentes sources » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 25).

⁷ Quatre (4) de ces articles sont collectifs.

⁸ « Introduction générale » (p. 21-44), « Place de l'histoire dans la société africaine » (Chapitre 2), cosigné avec Boubou Hama, « Théories relatives aux « races » et histoire africaine (chapitre 10), « Les méthodes interdisciplinaires utilisées dans cet ouvrage » (chapitre 15), « L'art préhistorique africain » (chapitre 26), « De la nature brute à une humanité libérée » (conclusion).

⁹ « Du Niger à la Volta » (chapitre 12), cosigné avec Michel Izard.

¹⁰ « États et peuples de la boucle du Niger et de la Volta » (chapitre 25), cosigné avec Kwame Arhin.

¹¹ « Construction de la nation et évolution des valeurs politiques » (chapitre 16), cosigné avec Ali A. Mazrui et Christophe Wondji.

¹² Il s'agit d'un des livres posthumes dont la publication est entamée depuis 2007 dans le cadre du troisième volet d'un projet intitulé « Histoire d'Afrique », piloté par le Centre d'Etude pour le Développement endogène (CEDA) devenu Fondation Joseph Ki-Zerbo pour l'histoire et la culture (Ki-Zerbo, 2007, p. 8).

débat public et de l'intérêt collectif, ce n'est pas être intellectuel. Un diplômé qui s'enferme dans de belles théories au mépris de la vie active mérite moins le titre d'intellectuel que le griot ou le guérisseur dans les sociétés traditionnelles africaines (Ki-Zerbo, 2007, p. 175). Pour tout dire, c'est l'investissement au quotidien du savoir acquis pour la liberté et le bien-être collectif qui est la marque de l'intellectuel. L'engagement est une nécessité pour l'intellectuel car la neutralité cache une forme de complicité. Tout silence face à l'injustice équivalant à son acceptation¹³, la neutralité de l'intellectuel est une façon de cautionner l'exploitation et l'aliénation des faibles par les forts. Il n'y a pas d'intellectuel non-engagé, puisque l'expression « intellectuel engagé » s'avère tautologique. Le véritable intellectuel doit être organiquement « intégré » au peuple pour l'éclairer, le guider vers son émancipation optimale¹⁴.

Pour Ki-Zerbo, grâce au savoir, l'intellectuel africain a à la fois le droit et le devoir de conduire son peuple vers l'émancipation, à travers notamment la promotion d'un nationalisme panafricaniste, gage d'une véritable indépendance de l'Afrique. L'intellectuel doit être méthodique, inventif et organisateur pour mener à bien son rôle de pionnier par la diffusion du savoir et de la culture, la formation des masses et la transformation qualitative de la société. Cette précision faite, en quoi au double plan théorique et pratique Joseph Ki-Zerbo est-il un intellectuel ?

Au plan de la production scientifique, outre les réflexions consacrées à l'histoire susmentionnées, les livres comme *La natte des autres* (1992), *Éduquer ou périr* (1990), *À quand l'Afrique ?* (2003/2013), *Repères pour l'Afrique* (2007), *Regard sur la société africaine* (2008), *À propos de culture* (2010), *Éducation et développement en Afrique* (2010) sont la preuve du franc succès du combat intellectuel de Ki-Zerbo. Cette impressionnante œuvre traite surtout de la réhabilitation et du développement de l'Afrique par l'histoire, la culture, l'éducation et la recherche scientifique. Mais la prouesse de l'illustre intellectuel n'a pas été que théorique.

Au lieu de se mettre à l'écart de la vie active, l'intellectuel doit, à l'instar du soleil pour la terre, luire pour son peuple (Ki-Zerbo, 2007, p. 189). Fidèle à sa propre théorie de l'intellectuel, Ki-Zerbo a su allier le confort de la théorie aux épreuves de l'action en s'engageant « sans limite » (Pajot, 2007) dans le combat pour la liberté, les droits humains, l'indépendance et le développement de l'Afrique.

Tant au plan syndical qu'au plan politique, il a incarné un militantisme exemplaire. Déjà dans sa vie estudiantine, il intègre des structures associatives de lutte pour la restauration de la dignité de l'homme noir et l'indépendance des pays africains. Ainsi, il fut membre fondateur et premier responsable de l'Association des étudiants voltaïques en France, coordonnateur de l'Association catholique des étudiants Antillais, Africains et Malgaches et animateur dynamique de la revue

¹³ « Dans tous les cas, on est engagé ne serait-ce qu'indirectement à l'égard du *statu quo* qu'on consolide par sa neutralité même » (Ki-Zerbo, 2007, p. 176).

¹⁴ Nous avons particulièrement traité du rôle politique de l'intellectuel chez Ki-Zerbo dans une réflexion intitulée « Repères pour un leadership africain avec Joseph Ki-Zerbo » (2018).

catholique *Tam-Tam*, revue de l'Union générale des étudiants africains à Paris, structure catholique dont il est le fondateur (Ki-Zerbo, 2013, p. 147). Le futur influent homme politique du Burkina Faso en matière de débat démocratique s'annonce là.

Après les études, Ki-Zerbo est affecté en 1957 à Dakar comme professeur au lycée français Van Vollenhoven. Il crée en août 1958 le Mouvement de libération nationale (MLN) dont le manifeste intitulé « Libérons l'Afrique » paraît simultanément à Dakar et à Paris (Pajot, 2007, p. 51). Dans le cadre de la campagne du MLN pour le « oui » à l'indépendance immédiate des anciennes colonies françaises au référendum de septembre 1958 et par solidarité interafricaine, Ki-Zerbo brise prématurément sa carrière de haut fonctionnaire français pour aller soutenir, en compagnie de son épouse Jacqueline, la Guinée indépendantiste de Sékou Touré¹⁵. Dans son pays la Haute Volta (actuel Burkina Faso), avec d'autres leaders politiques et syndicaux, il joue un rôle actif et tactique dans la mobilisation et l'organisation de la manifestation historique ayant abouti au renversement du premier Président Maurice Yaméogo par un soulèvement populaire, le tout premier dans l'Afrique « indépendante »¹⁶.

Sous la bannière de son parti politique dont la dénomination a connu divers changements¹⁷, Ki-Zerbo a richement contribué au débat public et à l'enracinement de la démocratie et de l'État de droit au Burkina Faso, en qualité de député de l'opposition¹⁸. Au-delà de cette contribution au débat théorique, il s'est illustré comme un militant actif du combat pour la liberté, la démocratie et les droits de l'homme. Comme le relève Salifou Yonaba, « Du débat démocratique au combat démocratique, il n'y a qu'un pas » (2017, p. 154). Alors même qu'il était déjà fort âgé (76 ans), Ki-Zerbo a joué un rôle prépondérant dans le « Collectif », organisation de masse de large rassemblement née pour revendiquer la vérité et la justice suite à l'assassinat du journaliste d'investigation Norbert Zongo en 1998. Par sa détermination et ses paroles galvanisantes, le militant « vénérable » Ki-Zerbo a décisivement contribué à l'exceptionnelle mobilisation populaire qui a caractérisé le « Collectif ». En somme, Joseph Ki-Zerbo a été un intellectuel engagé pour l'émancipation et le développement de l'Afrique. Son combat pour l'autonomie africaine aux plans éducatif et scientifique mérite un examen approfondi et un prolongement. Quels en sont les principaux axes ?

¹⁵ Les circonstances n'ont pas été favorables aux ambitions panafricanistes de MLN qui a fini par se replier au pays de son fondateur (Pajot, p. 53).

¹⁶ Ce soulèvement populaire du 3 janvier 1966 a été vite récupéré par l'armée par un coup d'État.

¹⁷ Convention nationale des partis progressistes (CNPP), Parti pour la démocratie et le progrès (PDP), Parti pour la démocratie et le progrès/Parti socialiste (PDP/PS).

¹⁸ On peut se référer à l'excellente étude de Salifou Yonaba (2017), « Le Professeur Joseph Ki-Zerbo et la IV^{ème} République : une inestimable contribution ».

2. Critique des « paradigmes dominants »

Chez Joseph Ki-Zerbo, la dépendance scientifique de l'Afrique peut s'appréhender à deux niveaux : au niveau politique et au niveau intellectuel.

Au niveau politique, Ki-Zerbo déplore l'incapacité de bon nombre de pays africains à s'inventer une université et un système de recherche autonomes adaptés aux réalités africaines. Par un parcours de l'histoire, il montre que le niveau scientifique de l'Afrique est tributaire de sa domination politique¹⁹. Depuis la traite négrière, la recherche en Afrique et sur l'Afrique est organisée, planifiée, financée et conduite par l'Occident pour consolider sa puissance. À la période coloniale, selon le mot d'ordre de la « mise en valeur » des colonies, la recherche fut décisivement orientée sur les produits de rente en vue de leur exportation dans les pays occidentaux. Après les « indépendances », la logique n'a pas vraiment changé. Les structures de recherche sont restées quasiment dépendantes de celles d'ailleurs. Financées, équipées, et techniquement assistées par des « partenaires » qui en assurent légitimement le contrôle, elles demeurent étrangères aux réalités africaines. Sans l'aide extérieure, les budgets alloués à la recherche scientifique en Afrique sont parfois dérisoires. Pourtant, pour être performante, la recherche scientifique est exigeante en moyens. Sans des financements et des équipements conséquents, « un intellectuel est un soldat sans armes » (Ki-Zerbo, 2010, p. 210). C'est dire que, quels que soient leur qualification, leur dévouement et leur application au travail, les chercheurs africains paraîtront toujours moins efficaces et moins performants que leurs homologues d'ailleurs. La main qui reçoit étant toujours en bas de celle qui donne, ce sont les bailleurs de fond qui définissent même les politiques, les priorités et l'orientation stratégique de la recherche pour les pays africains. Ainsi, il est particulièrement déplorable de constater que « l'orientation endogène demeure extrêmement faible » (Ki-Zerbo, 1992, p. 7). Abandonnée par négligence ou par impuissance à des investisseurs étrangers, la recherche en Afrique ne peut contribuer que faiblement ou pas du tout aux efforts de développement. Bref, la recherche scientifique dans les pays dominés est une recherche scientifique dominée, une recherche scientifique qui renforce la domination et le sous-développement²⁰.

Au plan intellectuel, la science en Afrique est sous une domination conceptuelle et paradigmatique. Les thèmes de sa recherche, ses problématiques, son cadre conceptuel et méthodologique sont sous l'emprise de « paradigmes dominants ». Un paradigme dominant est un concept scientifique cadre censé ne prétendre qu'à la scientificité, mais qui au fond est mobilisé pour réaliser des ambitions impérialistes au

¹⁹ « Jusqu'ici, la recherche sur l'Afrique a quasiment réduit ce continent au rôle de fournisseur de matériaux pour l'avancement de la science qui s'opère ailleurs ; cette recherche extérieure ou extravertie contribue à étouffer, par omission, la recherche africaine, et débouche trop souvent chez nombre d'Africains, sur la voie de l'imitation infantile » (Ki-Zerbo, 1992, Préface, p. VIII).

²⁰ « Il n'y a pas de pays développé sans recherche développée » (Ki-Zerbo, 2010, p. 168).

plan idéologique, politique, économique et culturel. Il est une sorte d'« armée de conquérants sur des réalités étrangères » (Ki-Zerbo, 2010, p. 168). En tant qu'idées scientifiques, les paradigmes dominants ont le pouvoir de conquérir facilement les consciences et de les soumettre à la vision du monde qu'ils véhiculent.

En « historicisant » son investigation sur les niveaux et les degrés de la dépendance scientifique de l'Afrique, Ki-Zerbo s'aperçoit de la « la récurrence ou continuité négative de certains thèmes à valeur paradigmatique par lesquels la vigilance des Africains a été presque toujours endormie, la manipulation sémantique intervenant périodiquement, pour soumettre les consciences à l'anesthésie indispensable aux opérations chirurgicales en cours » (2007, p. 142). Dans *La nattes des autres* et dans *Repères pour l'Afrique*, Ki-Zerbo montre, par le truchement de l'histoire, que c'est à travers des concepts « scientifiques » taillés sur mesure que l'Occident a toujours exercé sa domination sur l'Afrique. Il n'y a pas de neutralité, même en science²¹.

Le « salut » des âmes a servi à la justification de la traite négrière ; la « mise en valeur » des colonies, le « progrès », la « civilisation » et la « liberté » sont des concepts forgés pour justifier la pénétration coloniale. Après les deux « guerres mondiales », le concept de « mise en valeur » des colonies étant tombé en désuétude (Ki-Zerbo, 2007, p. 142), le « développement » a été la trouvaille des Nations unies pour perpétuer l'ingérence dans les affaires intérieures africaines et le pillage des richesses des pays faibles.

À la fin de la deuxième « guerre mondiale », pour mobiliser l'humanité sous le leadership des vainqueurs, le « développement » et ses dérivés que sont le « sous-développement », le « développement durable », le « développement humain », le « développement humain durable », les « objectifs du millénaire pour le développement », les « objectifs de développement durable », etc., sont inventés²². Avec ces paradigmes dominants, c'est l'Occident qui décide du statut économique des nations du Sud. Ainsi, les uns sont « développés », les autres « en voie de développement » et les autres enfin sont « sous-développés » ; les uns sont « riches », les autres « pauvres » et les autres enfin sont « pauvres et très endettés ».

De cette classification découle un droit des États forts d'Occident de prescrire des remèdes aux pays « pauvres », c'est-à-dire de leur dicter des directives pour s'assurer leur domination politique, militaire et économique²³. Ainsi, sous le prétexte

²¹ « Ni la science ni la technique ne sont neutres ou magiques. (...) Elles touchent à la guerre, à la vie, à la mort, à l'éthique de la violence (torture), à la démocratie, à l'esthétique, aux religions, au cosmos » (Ki-Zerbo, 1992, p. 16).

²² Dans une réflexion antérieure sous le titre « Pour une philosophie africaine de l'économie avec Joseph Ki-Zerbo », nous avons en particulier axé l'analyse sur deux paradigmes dominants : le développement et le marché.

²³ C'est ainsi qu'au nom de la « démocratie » et de « l'État de droit », des pays comme la Lybie (2011) et la Côte d'Ivoire (2011) ont été littéralement assiégés par des interventions militaires musclées.

d'une « solidarité » mondiale, on viole la souveraineté des nations faibles en s'ingérant dans leur politique intérieure par l'intervention d'organismes non gouvernementaux. De même, l'« aide » au développement dont l'objectif véritable est d'endetter les pays bénéficiaires pour mieux les contrôler a été initiée. Jusque dans l'utilisation de l'aide, ceux qui la reçoivent subissent la volonté des « généreux » donateurs.

En insinuant l'existence de développeurs et de gens à développer, en prescrivant un modèle unique de développement et en définissant implacablement ses moyens et ses modalités, le concept de « développement » véhicule et matérialise les ambitions impérialistes du Nord. Il est alors loisible de penser que, quelles que soient leurs performances, les pays du Sud ne seront jamais « développés », le développement étant moins une réalité objective qu'une décision de ses concepteurs²⁴.

Un paradigme dominant majeur à la mode qui n'a pas échappé à la vigilance de Ki-Zerbo est la « mondialisation ». Une fois de plus, c'est par l'intelligibilité de l'histoire qu'il aboutit à la conclusion que, loin de désigner un nouveau phénomène, la mondialisation est un concept piège qui prolonge une vieille réalité : l'hégémonie des pays du Nord sur ceux du Sud. Depuis le 16^e siècle, l'Afrique est un figurant, un « ustensile », un wagon de l'histoire universelle. Le « pacte colonial » qui conférait le rôle de producteur de matières premières à l'Afrique pour alimenter les industries du Nord est toujours d'actualité. Cependant, par le système boursier, l'informatique de pointe et la communication, « L'économie mondiale est devenue une économie d'intelligence et d'information » (Ki-Zerbo, 2013, p. 23). Avec la mondialisation, on est juste passé d'un « capitalisme de production » à un « capitalisme mercantile » (Ki-Zerbo, 2013, p. 22). C'est dire que du 16^e siècle à nos jours, l'Afrique est passée du statut d'esclave à celui de colonisé puis à celui de mondialisé ou de néocolonisé. La mondialisation actuelle n'est alors qu'une séquence (la dernière ?) d'un film qui a commencé depuis belle lurette. Elle ne peut donc d'emblée être profitable à l'Afrique.

En somme, parmi les causes géantes de la dépendance scientifique africaine, Ki-zerbo retient le poids des paradigmes dominants. Ils créent, en plus de l'endoctrinement scientifique, une aliénation spatiale, temporelle et mentale (Ki-Zerbo, 1992, p. 20-24). Pour sortir de cette triple aliénation, il est impératif d'« endogéniser » la recherche et de l'adapter stratégiquement aux besoins de développement : « Marcher sur ses propres pieds est une exigence opérationnelle, scientifique et éthique. (...). On ne pense pas quand on est un simple écho des pensées des autres » (Ki-Zerbo, 1992, p. 64). La recherche scientifique africaine doit éclairer les réalités africaines en vue de leur transformation positive. Ceci passe prioritairement par l'élaboration par les scientifiques africains de « paradigmes moteurs » à même d'éclairer leurs réalités et de trouver des solutions endogènes à leurs problèmes.

²⁴ Pour Ki-Zerbo, en adoptant le modèle linéaire du développement, les pays africains font du passé des autres leur avenir.

3. La nécessité d'élaborer des « paradigmes moteurs » alternatifs

Dans l'entendement de Ki-Zerbo, un « paradigme moteur », un « paradigme fondateur » ou un « concept-guide » (1992, p. 61) est un concept scientifique élaboré par des hommes de sciences pour étudier les réalités propres à leurs communautés, mais dont la pertinence et l'objectivité suffisent à mobiliser la communauté scientifique et à réorienter épistémologiquement la recherche. Un paradigme moteur est un paradigme désaliéné dont l'objectif est la constitution d'une recherche scientifique conceptuellement autonome. Pour Ki-Zerbo, il n'est pas question, sous le prétexte de l'universalité de la science et de ses conditions, d'adopter naïvement des paradigmes dominants qui ne permettent pas de rendre objectivement compte de certaines réalités particulières, qui ont même pour objectif de les noyer et de les dévoyer dans un universel tout aussi problématique. L'universel scientifique n'étant pas un concept rigidement figé, il ne doit pas être un prétexte pour appréhender toutes les réalités selon un modèle unique savamment universalisé.

La volonté de forger des paradigmes moteurs ne doit pas non plus pousser le scientifique à tourner le dos à la science universelle par un enlèvement dans sa culture subjective. L'exigence de conceptualiser soi-même sa réalité doit avoir pour visée la participation à la science universelle. Les paradigmes moteurs sont des « vocables plus scientifiques », « mieux ajustés » pour appréhender le réel et le transformer » (Ki-Zerbo, 1992, p. 61). Comment alors forger des paradigmes moteurs et leur donner la chance d'être adoptés par la communauté scientifique internationale ?

Pour Ki-Zerbo, l'idéal est de faire des langues africaines des langues de sciences en conceptualisant à partir d'elles. Forger des concepts-guides dans les langues africaines a même des avantages certains : la saisie scientifiquement exacte de la réalité à étudier et la communication facile des résultats de la recherche scientifique aux populations à la base. (Ki-Zerbo, 1992, p. 62). L'inconvénient majeur est que le scientifique ne s'adressant pas seulement à sa communauté mais à la communauté scientifique internationale, il court le risque d'être incompris. Le problème linguistique pouvant faire obstacle à la prétention à l'universel, les langues étrangères peuvent bien être exploitées dans la formulation des paradigmes fondateurs.

Le combat (à succès ?) de Ki-Zerbo pour la réécriture de l'histoire de l'Afrique par les Africains et son apport méthodologique à cette fin²⁵ situent clairement l'importance de la science historique et du savoir désaliéné en général pour l'éveil de la conscience historique, base de « l'estime de soi »²⁶ et ciment de l'identité. En ce sens, quelques paradigmes moteurs de Ki-Zerbo méritent d'être passés en revue.

²⁵ On peut se référer principalement à Ki-Zerbo J., *Le monde africain noir : histoire et civilisation* ; Ki-Zerbo J., *Histoire de l'Afrique noire : d'hier à demain* ; Ki-Zerbo J., *Histoire critique de l'Afrique* ; Ki-Zerbo J., *Regard sur la société africaine* ; Ki-Zerbo J., « Méthodologie et histoire africaine » in *Histoire générale de l'Afrique*, vol. 1.

²⁶ L'expression est de Séverine Kodjo Grand-vaux in *Philosophie africaine* (2013).

-L'histoire

La charité bien ordonnée commençant par soi-même, c'est dans le domaine de la science historique que Joseph Ki-Zerbo lance le combat pour la libération scientifique de l'Afrique. Considérant l'histoire comme « maîtresse de vie » et « formatrice de l'esprit » (Ki-Zerbo, 2007, p. 12), il proclame la nécessité pour les Africains d'écrire leur propre histoire : « Après tant de regards extérieurs qui, jusqu'aux films contemporains, ont modelé l'image de marque de l'Afrique à la mesure des intérêts extérieurs, il est temps de déployer le regard intérieur de l'identité, de l'authenticité, de la prise de conscience » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 39). L'ignorance de sa propre histoire est la pire forme d'aliénation (Ki-Zerbo, 2007, p. 28). L'histoire donne accès à la connaissance de soi et éveille la conscience critique. En fait, le concept d'histoire peut s'entendre en trois sens. Il désigne les faits historiques, leur étude scientifique et l'éveil des consciences par les résultats de cette étude. En plus donc de l'enjeu épistémologique de l'éclairage et de la reconstitution des faits, l'étude de l'histoire a un enjeu éthique : la formation d'une mémoire collective ou, selon l'expression de Ki-Zerbo, « une conscience historique ». Base de l'identité, la conscience historique est la dimension essentielle et la raison fondamentale de la science historique. (Ki-Zerbo, 2007, p. 153).

L'histoire « masquée, camouflée, défigurée, mutilée » de l'Afrique par l'idéologie impérialiste occidentale doit être réécrite (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 22). C'est par une réécriture de l'histoire que l'on pourra replacer l'Afrique dans sa dignité intrinsèque. Mais avec quelle méthode cette réécriture de l'histoire peut-elle s'envisager ?

C'est là que l'honorable historien apporte sa contribution la plus significative. Par une élévation de la tradition orale à la dignité de source crédible à l'écriture de l'histoire, il prononce la caducité du concept de préhistoire, préalable à l'affirmation du rôle historique éminent de l'Afrique. En même temps, il dénonce le mythe de l'écriture comme début de l'histoire en proclamant que l'histoire commence avec l'avènement de l'homme sur terre, avec ou sans écriture. Berceau de l'humanité, l'Afrique a introduit celle-ci dans l'histoire par des faits majeurs : l'invention de la station debout chez l'être humain, l'invention du langage articulé, l'initiation de la vie communautaire, l'invention de l'agriculture, la sélection des plantes, la transformation des aliments, la pratique de la chasse, de la pêche et de la cueillette, etc. Avec ou sans écriture, de tels faits demeurent hautement historiques dans le patrimoine de l'humanité. Par conséquent, pour Ki-Zerbo, il n'y a pas de préhistoire. Le terme « préhistoire » n'est qu'un paradigme dominant pour déclarer certains peuples hors de l'histoire universelle, c'est-à-dire de l'histoire occidentale universalisée. (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 24-26).

Sans tomber dans une apologie de la « Tradition orale », Joseph Ki-Zerbo la perçoit comme « le conservatoire et le vecteur du capital de créations socio-culturelles

accumulé par les peuples réputés sans écriture : un vrai musée vivant » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 27). Elle est, comparée aux documents écrits et aux vestiges archéologiques, « la source historique la plus intime, la plus succulente, la mieux nourrie de la sève d'authenticité ». (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 27). À l'encontre de l'écriture tant vantée, Joseph Ki-Zerbo émet une critique virulente qui rappelle la position de Socrate dans *Phèdre* et dans *Théétète*. Les documents d'archives, « par leur inertie même, et sous leur apparente neutralité objective, cachent tant de mensonges par omission et habillent l'erreur de respectabilité » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 28). En somme, Ki-Zerbo récuse la fausse hiérarchie entre les sources servant à l'écriture scientifique de l'histoire, appelle à l'application rigoureuse du principe de la critique interne et de la critique externe et préconise l'interdisciplinarité dans l'élaboration du discours historique scientifique.

Outre cette majestueuse responsabilité qu'il a endossée pour la restauration de la dignité historique de l'Afrique, la théorie du développement endogène qu'il a pensée comme issue viable pour l'envol socioéconomique des pays africains est l'un des acquis majeurs du combat de Joseph Ki-Zerbo pour l'indépendance scientifique de l'Afrique.

-Le développement endogène

Quand on évoque le nom de Joseph Ki-Zerbo, le terme qui vient immédiatement à l'esprit est celui du « développement endogène ». Il s'est battu toute sa vie durant pour l'admission de ce concept-cadre par la communauté scientifique internationale sous la facilitation de l'Unesco. Sur plus d'une dizaine de ses livres, on trouve difficilement un seul qui n'aborde pas la question du développement en général et du développement endogène de l'Afrique en particulier. À ce titre, on peut soutenir légitimement que le développement endogène est, à côté de l'histoire, le paradigme central de son œuvre et le programme de la vie de lutte qu'il a menée.

Explicité et commenté dans divers textes²⁷, la théorie du développement endogène trouve son fondement initial dans le premier article de la *Natte des autres* : « Le développement clés en tête »²⁸. Il se veut un concept alternatif au mal développement africain et au modèle capitaliste du développement linéaire centré sur l'accumulation quantitative de biens matériels. En appliquant l'épithète endogène au développement, Joseph Ki-Zerbo souscrit au développement comme but de l'activité humaine, tout en montrant qu'il doit se fonder sur les réalités propres de chaque peuple. C'est ce qui se perçoit dans l'analyse du terme « endogène »²⁹. Le terme

²⁷ On peut se référer à *Éducation et développement. Cinquante ans de réflexion et d'action* (p. 196-203), *A quand l'Afrique, Réflexion sur le développement*, et *Repères pour l'Afrique* (Troisième partie).

²⁸ *La natte des autres* est un livre collectif dont Joseph Ki-Zerbo est le directeur de publication. Il a personnellement signé la préface et le premier article (p. 1-67).

²⁹ Pour une explication détaillée de l'endogène, voir *La natte des autres* (p. 46-51).

endogène proscrit l'enfermement ethnocentriste et prescrit à chacun d'être l'artisan de son propre développement, de s'enraciner dans ses réalités physiques, métaphysiques et culturelles pour prétendre au développement. En ce sens, le verbe « développer » ne peut s'écrire de façon sensée que sous la forme pronominale : « se développer » (Ki-Zerbo, 2010, p. 153). Sous la forme transitive, « développer » n'a pas de sens puisqu'il ne mentionne ni la nature du développement, ni ses acteurs ni ses bénéficiaires. C'est peut-être sous l'alibi de ce silence que des « développeurs » s'ingèrent depuis le 16^e siècle dans les affaires intérieures de l'Afrique pour en réalité la piller systématiquement.

En faisant de chacun l'acteur de son propre développement, la forme pronominale du verbe « développer » véhicule en même temps l'idée d'un développement intégral de soi. On évite ainsi de réduire le développement à sa dimension matérielle. Il devient absurde d'attendre le développement d'un quelconque développeur³⁰. Cette prise de conscience du rôle personnel à jouer pour améliorer sa destinée est un viatique contre l'esprit d'assistantat et sa conséquence qu'est l'ingérence abusive dans la vie d'autrui.

Mais comment « se développer » si on ne se connaît pas suffisamment, si on n'ignore son histoire³¹ et sa culture ? Selon l'esprit de cette interrogation, le développement doit se fonder sur l'identité du peuple en quête de bien-être. Fort de cette conviction, Ki-Zerbo soutient que la question identitaire prime celle des moyens dans le processus du développement. Chronologiquement, le projet du développement endogène est axé sur quatre (4) questions: qui sommes-nous ? ; où allons-nous ? ; par quelle voie ? et enfin, par quels moyens ? La distorsion de cet ordre compromet forcément l'atteinte des objectifs.

Dans sa version endogène donc, le développement n'est pas réductible à une accumulation quantitative de biens ; il est une amélioration qualitative de la vie. « Le développement est un processus de passage de soi à soi-même, à un niveau supérieur, par rejet ou assimilation organique d'éléments internes et externes » (Ki-Zerbo, 2010, p. 153).

Après le développement, un concept de Joseph Ki-Zerbo qui ne peut être minoré parce qu'intimement lié à son engagement panafricain est l'intégration.

³⁰ À cet effet, Joseph Ki-Zerbo est sans ambages: « On ne développe pas, on se développe » ou encore, « Il n'y a pas de développement clés en main. Le seul développement viable et valable est le développement clés en tête » (Ki-Zerbo, 1992, p. 1).

³¹ En s'inspirant de leur histoire dans la quête du développement, les Africain par exemple peuvent comprendre aisément les vrais facteurs de leur sous-développement : cinq (5) siècles de traite et de colonisation suivis d'une longue période de néocolonialisme. « L'impact de la traite ne doit pas s'analyser seulement en termes statistiques bruts, mais aussi comme un prélèvement sélectif et qualitatif, affectant les forces vives d'une population sur une longue période, au niveau des meilleurs producteurs et reproducteurs, créateurs et procréateurs » (Ki-Zerbo, 2007, p. 54).

-L'intégration africaine

En rappel, pour Joseph Ki-Zerbo, le problème fondamental de l'Afrique est sa désintégration structurelle constatable par l'incohérence, la dissociation ou la mauvaise articulation entre « le secteur rural et la ville, l'agriculture et l'industrie, la mémoire collective et le temps présent, l'éducation et le corps social, l'économie et la culture, l'État et la société civile, etc » (Ki-Zerbo, 1992, p. VII). Démembrée par rapport à elle-même et « intégrée par le marché mondial » par force depuis le 16^e siècle, l'Afrique ne pouvait que trainer une longue « expérience cuisante de l'intégration » (Ki-Zerbo, 2007, p. 58). Sur la base de cette douloureuse expérience de l'intégration dévoyée, de cette « inclusion qui débouche sur une exclusion », de ce rôle « d'exploité, de dominé et de mondialisé » (Ki-Zerbo, 2007, p. 106), il peut paraître légitime pour les pays africains de manifester de la méfiance vis-à-vis de tout projet d'intégration.

Pour Joseph Ki-Zerbo cependant, l'intégration, c'est-à-dire le remembrement de l'Afrique et sa recomposition dans ses divers compartiments³², est la voie de son salut. Panafricaniste avéré³³, il pense que l'intégration n'est pas pour l'Afrique une option mais une nécessité. Pour s'affranchir du piège des frontières « belligères », l'intégration est pour les pays africains une condition, un moyen, une fin : « L'intégration, c'est la vie » (Ki-Zerbo, 2007, p. 165). C'est par une intégration progressive que l'Afrique peut parvenir à l'unité sans laquelle l'indépendance véritable ne sera pour elle qu'un rêve. Unie, l'Afrique sera une « néopersonnalité » respectable dans le concert des nations. C'est pourquoi l'unité est gage d'indépendance. L'intégration a une dimension politique et une dimension métaphysique.

Sous sa forme politique, celle de l'impératif de constitution de vastes ensembles politiques, l'intégration comporte trois étapes essentielles que Ki-Zerbo explique par la métaphore de l'architecture : « À la base, l'étage ethnique ; plus haut, l'étage de l'État national et enfin, plus haut encore, l'étage sous-régional et continental » (Ki-Zerbo, 2007, p. 74). Sous une forme plus métaphysique, celle du remembrement de l'Afrique avec son histoire, ses valeurs, ses croyances, l'intégration est encore triplement appréhendée : l'intégration verticale pour la réconciliation des peuples avec leur histoire et leur culture, l'intégration horizontale au plan spatial pour renforcer le sentiment d'appartenance au même territoire au-delà des frontières artificielles et l'intégration sociale pour le renforcement de la solidarité et de la cohésion sociale (Ki-Zerbo, 2007, p. 152-153)³⁴.

³² « Intégrer, c'est marcher vers nous-même » (Ki-Zerbo, 2007, p. 166).

³³ Admirateur de Kwame N'Krumah qu'il vénérât comme le « pilote », « le prophète du panafricanisme », Ki-Zerbo était convaincu que « le nationalisme sans panafricanisme est vide de sens » et « le panafricanisme sans contenu libérateur est aussi une absurdité » (Ki-Zerbo, 2007, p. 180-181).

³⁴ Voir la section « Les trois dimensions d'une intégration authentique ».

L'intégration africaine peut relever le défi de la souveraineté scientifique de l'Afrique. Les problèmes naturels et culturels étant communs, leur appréhension doit être globale, interafricaine. L'intégration scientifique de l'Afrique est commandée par un impératif d'efficacité. « La science sera interafricaine ou ne sera pas » (Ki-Zerbo, 1980, Vol. 1, p. 177). Il faut forcément « rappeler l'Osiris africain » au plan scientifique par l'interdisciplinarité, la coopération universitaire interafricaine, la création de centres de recherche interafricains et la création de structures africaines d'évaluation et de promotion des chercheurs africains³⁵.

Conclusion : la difficile décolonisation des sciences humaines en Afrique

Tout en évitant de tomber dans le pessimisme comme Joseph Tonda³⁶, on ne peut s'empêcher de relever les difficultés, voire les paradoxes qui jalonnent la volonté des chercheurs africains d'assurer à l'Afrique une souveraineté scientifique.

Dans les méthodes et les outils comme dans l'objet et les objectifs, la décolonisation des sciences sociales africaines fait face à d'énormes obstacles. Comme le comprend Fall (2011, p. 313), « L'utilisation des sciences sociales a souffert d'une absence d'attitude critique à leur égard ». Ainsi, la référence constante au développement comme paradigme traduit implicitement un prolongement de la dépendance conceptuelle (Fall, 2011, p. 313). Joseph Ki-Zerbo n'est-il pas critiquable sur ce point ?

Tout en dénonçant le concept de développement comme un paradigme dominant, tout en critiquant le modèle occidental du développement, tout en exigeant son dépassement, il n'a pu s'empêcher de s'inscrire dans sa visée, ne serait-ce que partiellement. Malgré l'application de l'épithète endogène au concept de développement pour rêver d'un autre type de développement, il demeure attaché au paradigme du développement comme but de l'action humaine.

Le discours à la mode de la valorisation des ressources endogènes, disserte à volonté sur les questions d'identité culturelle, sur des spécificités à intégrer obligatoirement et des valeurs sociales à surdéterminer. Ce discours s'auto-invalide lui-même par l'homogénéisation des situations sociales et l'utilisation des mêmes procédés théoriques et méthodologiques pour appréhender des hommes et des femmes, certes pas radicalement différents, mais soumis à des contextes socio-historiques et sociologiques différents (Fall, 2011, p. 324).

En prenant le « développement » comme objet et objectif de la recherche scientifique et de la gouvernance politique, les chercheurs africains n'introduisent pas vraiment une rupture avec la science impérialiste. La critique du modèle de développement et de ses effets a paradoxalement renforcé chez les chercheurs africains l'idéal d'une « recherche pour le développement ». L'ampleur de la tâche encore à réaliser est telle

³⁵ En exemple, on peut citer l'Association des universités africaines (AUA), le Conseil africain et malgache pour l'enseignement supérieur (CAMES), le Centre de recherche pour le développement endogène (CEDA).

³⁶ Joseph Tonda, (2012), « L'impossible décolonisation des sciences sociales africaines » in La Découverte | « Mouvements », 2012/4 n° 72, p. 108-119.

qu'en toute objectivité, il ne semble pas exagéré de reconduire autrement une question jadis posée par Joseph Ki-Zerbo : à quand véritablement une souveraineté scientifique de l'Afrique ?

Références bibliographiques

- FALL Mouhamedoune Abdoulaye, 2011, « Décoloniser les sciences sociales en Afrique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 |, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5874> ; DOI : 10.4000/jda.5874
- KI-ZERBO Joseph, 1972, *Le monde africain noir: histoire et civilisation*, Paris, Hatier.
- KI-ZERBO Joseph, 1978, *Histoire de l'Afrique noire: d'hier à demain*, Préface de Fernand Braudel, Paris, Hatier.
- KI-ZERBO Joseph, 1980, « Méthodologie et préhistoire africaine » in *Histoire générale de l'Afrique*, vol. 1, Paris, Unesco.
- KI-ZERBO Joseph, 1990, *Éduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan.
- KI-ZERBO Joseph (Dir.), 1992, *La natte des autres. Pour un développement endogène en Afrique*, Paris, Karthala.
- KI-ZERBO Joseph, 2007, *Repères pour l'Afrique*, Dakar, Panafrika.
- KI-ZERBO, 2008, *Histoire critique de l'Afrique*, Dakar, Panafrika.
- KI-ZERBO Joseph, 2008, *Regard sur la société africaine*, Dakar, Panafrika.
- KI-ZERBO Joseph, 2010, *À propos de culture*, Ouagadougou, Fondation Joseph Ki-Zerbo.
- KI-ZERBO Joseph, 2010, *Education et développement en Afrique. Cinquante ans de réflexion et d'action*, Ouagadougou, Fondation pour l'Histoire et le Développement endogène de l'Afrique.
- KI-ZERBO Joseph, 2003/2013, *À quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein*, Paris/Lausanne, Éditions de poche/Éditions d'en bas.
- KODJO-GRANDVAUX Séverine, 2013, *Philosophie africaine*, Paris, Présence africaine.
- PAJOT Florian, 2007, *Joseph Ki-Zerbo. Itinéraire d'un intellectuel africain au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, Col. « Les grandes figures d'Afrique ».

- STAVENHAGEN Rodolfo, 1975, « Comment décoloniser les sciences sociales appliquées », in Jean Copans, *Anthropologie et impérialisme*, Paris, Maspero, p. 405-440.
- TONDA Joseph, 2012, « L'impossible décolonisation des sciences sociales africaines » in La Découverte | « Mouvements », 2012/4 n° 72, p. 108-119.
- YONABA Salifou, 2017, « Le Professeur Joseph Ki-Zerbo et la IVème République : une inestimable contribution » in *Études de sciences sociales et de questions diverses de société au Burkina Faso*, Ouagadougou, Émile Sia, p. 149-158.
- YAMEOGO Issaka, 2018, « Repères pour un leadership africain avec Joseph Ki-Zerbo » in *Échanges, Revue de philosophie, littérature et sciences humaines*, Vol. 1, N 10, p. 232-244.